

Cinquante ans plus tôt

Dans le ciel d'août, la lune glisse une langue blanche de lumière dans la fente des rideaux de la chambre. La peur, dure comme un caillou, emplit sa petite bouche sèche lorsqu'elle entend le son mat du portail qui s'ouvre grand sur la cour de Cwm Glas : son père et ses frères, de retour du pub de Bryngwyn après une dernière pinte. Beth serre la couverture autour d'elle, ferme les boutons du haut de sa chemise de nuit et attend. Elle attend que les festivités s'effacent dans la noirceur habituelle.

D'une minute à l'autre, elle entendra de lourdes bottes grimper l'escalier, et Emyr apparaîtra. C'est le premier à passer, ces temps-ci. Avant, c'était son père ; il a cessé de venir quand elle a commencé à saigner. Elle pense à la grange et regrette de ne pas s'y trouver. En sécurité entre ses quatre murs. Elle s'imagine grimper à l'échelle grignotée par les termites tandis que Dai traverse les champs à vélo pour la rejoindre. Tous deux se blottissent ensuite entre les balles de foin moisies et les sacs de fourrage, elle, couverte de bleus, écoutant la respiration de Tiny, son petit chien, lui, faisant le guet, l'œil collé aux lattes du plancher.

Son corps se raidit, puis se détend à mesure que les coups résonnent en bas. Ses doigts, irrités par les corvées ménagères, réagissent à l'amplification des cris agressifs en enfonçant leurs ongles dans la chair de ses paumes. De petits croissants de lune décorent ainsi sa peau, mais elle ne cherche pas à les voir en allumant la lumière. Parfois, elle contemple ses mains et constate avec stupéfaction qu'elles ressemblent beaucoup à celles de sa

défunte mère : gercées, rouges et plus grandes qu'elles devraient l'être étant donné sa taille. On lui a toujours dit qu'elle était petite pour son âge, raison supplémentaire pour eux de la battre. Comme si elle était responsable de sa petite taille. Comme si elle était responsable de son strabisme.

La porte de sa chambre s'ouvre à toute volée. Ivre, silencieux et chancelant, Emyr occupe toute la largeur de la porte. L'ampoule nue du palier dessine le contour de sa masse sombre. Elle devine le terrifiant regard vide qu'affiche son visage rose cochon ainsi que la couleur orange recouvrant ses avant-bras surdéveloppés. Lorsqu'elle sent son corps peser sur le pied du lit, Beth ramène ses pieds nus sous elle et entend un bruit de succion au moment où il retire ses bottes, le bruissement de ses vêtements, puis l'ouverture de sa braguette tandis qu'il se débarrasse de son pantalon puant la merde et le placenta de mouton. Elle ne résiste pas plus qu'elle ne pleure quand il arrache de son corps le léger couvre-lit et remonte d'un coup sec sa chemise de nuit afin d'exposer son corps sous-développé de jeune fille de quatorze ans. L'époque des pleurs et des cris est révolue. Ayant appris depuis longtemps à s'éloigner lors de ces moments de honte, elle s'évade dans sa tête.

Emyr est rapide cette fois. De nouveau seule dans le noir, elle prie pour que Rhys, Wynn et Idris fassent vite à leur tour. Elle les attend, la tête tournée vers le mur, son petit visage chaud enfoncé dans l'oreiller à l'odeur de moisi, y cherchant un réconfort inexistant. Beth bat des paupières dans le noir et sent combien ses yeux sont étrangement secs.

Aujourd'hui

Elle va faire un essai. Il lui a fallu presque toute la journée pour atteindre cet endroit. Elle voulait voir à quoi ressemblent les choses dans cette région au printemps. Venir ici était le seul moyen d'affronter son passé, de s'attaquer à la racine du problème. C'était du moins l'idée de départ.

Et voici venir son premier soir. Le dos courbé, penchée au-dessus de la baignoire, elle essaie de ne pas asperger le carrelage blanc immaculé de teinture pour cheveux châtain foncé. Elle se sent beaucoup plus en sécurité maintenant qu'elle porte un nouveau nom. Avec un peu de chance, cette nouvelle couleur de cheveux la protégera davantage. Elle aurait dû enlever son haut avant de commencer, car le col est froid et mouillé sur sa peau. Toutefois, elle continue, rinçant sa chevelure encore et encore, la pomme de douche au-dessus de sa tête ; la douce eau galloise, qui semble ne jamais vouloir s'éclaircir, tombe en cascade sur ce qui était, vingt-cinq minutes plus tôt, une magnifique chevelure dorée. Elle la regarde s'écouler en tourbillonnant dans le siphon et espère que son ancienne vie disparaîtra dans ses flots.

Afin d'empêcher son esprit de s'attarder sur des choses qu'elle préférerait oublier, elle ne cesse, impatiente de se familiariser avec les sons, de scander son nouveau nom : « Rachel Wright... Rachel Wright. » Elle visualise les boucles et les tourbillons de la signature qu'elle a recopiée des dizaines de fois pour s'entraîner. La pression de cette nouvelle vie est telle que sa voix tremble ;

il serait embarrassant qu'on l'entende, mais qui pourrait bien l'écouter ? Il n'y a personne à des kilomètres à la ronde ; alors, quelle importance ? Tout ce qui compte, c'est de ne pas penser. Au passé. Sa couleur naturelle, mesquine, déloyale, signe avant-coureur de problèmes, a longtemps servi à la définir. Sa mère elle-même, une personne censée être de son côté, disait que, lorsqu'on a la chance d'être née blonde, avec une peau de miel et les yeux bleu foncé, on mérite absolument tout ce qui nous arrive. Lorsqu'on se distingue des autres et attire les regards sans le vouloir, on ne peut pas se plaindre s'il nous arrive des ennuis.

Elle cesse de scander son nom parce que cette combine ne fonctionne pas. Les images nettes qu'elle conserve de son passé sont trop fortes ; ses souvenirs menacent de la ramener d'un coup sec à l'endroit dont elle essaie de se détacher, comme si elle était liée au bout d'un long ruban. Un bruit de ferraille retentit en bas. Elle ferme le robinet et tend l'oreille. Une vache peut-être, qui se frotte contre le portillon, sauf que les bêtes les plus proches se trouvent au moins deux champs plus loin dans la ferme de Cwm Glas. *Dans ce cas, il s'agit du vent*, décide-t-elle. Le vent qui souffle à travers l'obscurité épaisse et veloutée dehors. Une obscurité qu'elle n'a jamais connue à Londres. Lorsque la nuit est tombée sur sa grange récemment transformée, ce fut un énorme choc. Car il n'y a pas de lampadaires dans cet endroit. Il n'y a rien ici.

Elle ferme les yeux et cherche à tâtons la petite bouteille d'après-shampoing. Recouverte du gant de latex offert par la marque de teinture, sa main maladroite attrape un coin de la boîte, et son contenu se vide dans la baignoire. Obligée d'ouvrir les yeux, elle lit le mot *Clairol* en lettres espacées sur le couvercle.

Claire.

Le visage aimable de la nouvelle femme de son ex-mari, la belle-mère de sa fille de treize ans, flotte instantanément devant ses yeux.

Après avoir chassé cette vision à l'aide du jet d'eau, elle dévisse le bouchon de la bouteille, celle-là même qui lui proposait quelques jours plus tôt d'« oser le foncé », posée sur son étagère dans le magasin Boots de la station Paddington. Elle fait gicler une dose de shampoing dans ses paumes, masse son cuir chevelu, puis attend, impatiente d'obtenir l'éclat que promet le flacon de teinture à six livres.

Ayant enfin terminé, elle retire ses gants de polyéthylène et se masse le bas du dos. Cette position n'était pas idéale, après tous les efforts qu'elle a dû fournir suite au départ un peu rapide de l'entreprise de déménagement. Elle repense un instant aux deux quinquagénaires bedonnants, revoit les auréoles identiques sur leurs tee-shirts bleu ciel assortis, tandis qu'ils se balançaient d'un pied sur l'autre dans sa cuisine. Se plaignant de devoir laisser la camionnette de déménagement sans surveillance dans la ruelle presque déserte, ils sont repartis en lui laissant tous les meubles lourds à déplacer seule.

– Ce n'est pas grave, leur a-t-elle dit avant de les chasser d'un geste, refusant de supporter plus longtemps leurs visages mécontents. Allez-y. Je me débrouillerai.

Décidément, rien ne change. Il a toujours fallu qu'elle s'en sorte seule. Elle n'a pu compter sur personne au cours de ses trente-six années d'existence, à part son père. Pourtant, c'est un mot tellement médiocre, « se débrouiller » ; il sous-entend presque qu'on ne fait que la moitié du travail afin de pouvoir passer à autre chose. Elle a réfléchi à cette expression en montant le lit. Un meuble qui, selon les dires de la personne ayant enregistré sa réservation et son numéro de carte de crédit par téléphone, devait être monté par les livreurs. Mieux vaut qu'elle ne gaspille pas son précieux héritage ; non, elle ne peut vraiment pas se le permettre. En tout cas, cette installation au pays de Galles représente un nouveau départ, dépourvu de tout pessimisme. En souriant, elle se rappelle qu'elle a au moins réussi à les convaincre de monter le matelas à deux places à l'étage.

2

Idris Tudor jurerait que cette fille avait de longs cheveux blonds la première fois qu'il l'a vue. Mais alors qu'il la regarde grimper le chemin escarpé tracé par les moutons sur la colline d'en face, il s'aperçoit qu'ils sont foncés et plus courts.

Il change péniblement de position derrière la fenêtre de l'étage et laisse son souffle embuer la vitre pleine de traces. Prudent, il évite de toucher les rideaux avec ses jumelles, non parce que le tissu est taché de mouches écrasées – personne n'a pris la peine de les changer depuis la mort de son père –, mais parce qu'il craint qu'un mouvement, même à cette distance, signale sa présence à cette fille. Mais Idris ne devrait pas s'inquiéter, car il est presque impossible de le voir. Elle est trop loin, pour commencer, et personne, à part Evans le facteur, ne songe jamais à s'aventurer jusqu'ici, sur cette voie étroite qui ne mène nulle part.

Il essaie de pincer un furoncle sur le côté de son cou, mais sa peau manque d'adhérence. Inspectant ses ongles rongés, il s'aperçoit qu'ils ne sont pas équipés pour cette mission. *Domage*, pense-t-il en se concentrant de nouveau sur le mignon derrière tout rond de la fille, tandis qu'elle poursuit sa grimpette dans son jean moulant. Il la préférerait blonde. Les blondes, c'est plus son truc. Cette poulette est jolie et bien roulée, cependant. Vachement classe pour ce bled. Idris se demande, non pour la première fois, d'où elle vient et pourquoi elle vit seule. Quelles que soient ses raisons, en tout cas, elle surpasse assurément les

filles qu'il croise lors de ses virées dans le Somerset à bord de son camion.

Idris n'a jamais eu de chance avec les femmes. Il n'a eu aucune petite amie à l'école, un endroit qu'il n'a de toute façon pas fréquenté bien longtemps ; détestant la discipline qu'on lui imposait en classe, la hiérarchie établie dans la cour de récréation, il restait soigneusement éloigné des filles et espérait que les choses s'amélioreraient avec l'âge. C'est pour cette raison que son frère Wynn et lui se sont inscrits dans cette agence matrimoniale de Llandafen. Mais à son immense déception, il n'y a rencontré que les vieilles biques habituelles. Il est grand temps qu'il se trouve quelque chose de mieux.

Lorsqu'il braque de nouveau ses jumelles sur la fille qui gravit toujours la colline, la tache de vin sur le côté de son visage se réchauffe d'excitation, et Idris frissonne de plaisir. Sa planque est suffisamment sûre pour qu'il puisse l'admirer à loisir. Brrrr. Il se secoue, vigoureux comme un gros chien mouillé, ce qui fait frémir ses bajoues. Malgré ses bottes en caoutchouc et son anorak, cette fille semble pouvoir faire l'affaire. Et Idris se demande, comme souvent ces derniers jours, ce qu'il pourrait bien faire pour l'approcher.

3

La sonnette de l'entrée retentit juste au moment où Jennifer D'Villez approche le combiné de son oreille.

– Oh ! Lynette, bonjour.

Légèrement essoufflée, elle presse sa paume libre sur son front, geste évoquant un mal de tête imminent.

– Tu patientes une minute, s'il te plaît ? Quelqu'un vient de sonner à la porte.

Le combiné fait un petit bruit sec lorsqu'elle le pose sur la table de téléphone en acajou laqué qui appartenait jadis à sa mère.

C'est M. Antonelli. Le jardinier. Ses yeux cerclés de rose regardent rapidement Jennifer avant de se poser derrière elle sur l'entrée délicieusement meublée du numéro 77.

– J'avais dit à monsieur D'Villez que je passerais cette semaine. Faut désherber avant le gel.

Bien qu'il vive depuis vingt ans dans le quartier londonien de Haringey, avec vue sur Canary Wharf, l'homme s'exprime toujours avec un fort accent napolitain.

– Allez-y ! lance-t-elle sans lui raconter ce qui est arrivé à M. D'Villez depuis la dernière fois. Je suis sûre que vous savez où se trouvent les outils.

Laissant tomber un trousseau de clés dans sa petite main grasse, Jennifer espère que l'une d'elles déverrouillera la porte de la cabane à outils de son défunt mari.

– Je vais vous apporter une tasse de thé.

– C'est très gentil, m'dame.

Le jardinier fait le tour de la maison en traînant les pieds, et Jennifer attend d'entendre le couinement habituel du loquet du portail avant de repartir vers le téléphone.

– Tu es toujours là, Lynette ? Désolée, c'était un rendez-vous que Donald avait fixé.

Jennifer s'assoit. Bien installée sur le coussin en velours de son siège, elle croise les jambes afin d'admirer silencieusement la coupe flatteuse de son nouveau jean Armani.

– Je t'appelais pour prendre de tes nouvelles.

Lynette Brown – une femme qui fait de son mieux pour ressembler à Mariella Frostrup de la BBC – a pris l'habitude de parler en souriant de la même façon que la présentatrice.

Jennifer se détend un peu dans son col roulé en mérinos. Elle aime bien Lynette Brown et, avec son handicap de moins de cinq, c'est la partenaire parfaite au golf.

– Oh ! comme c'est gentil de penser à moi. Je vais bien... Enfin, tu vois. J'essaie de rester occupée.

Jennifer évite de lui raconter qu'elle a commencé à se débarrasser des affaires de son mari après avoir décidé dès son réveil d'investir ce qui a toujours été la « pièce de Donald » : un espace masculin dans lequel elle ne s'est jamais sentie à l'aise, bien qu'il fasse partie de sa maison.

– Comme je l'ai dit à l'enterrement de Don, c'était vraiment une bénédiction : il a tellement souffert pendant toutes ces années, le pauvre.

– As-tu eu des nouvelles de Sarah ? demande Lynette.

– Pas la moindre, répond Jennifer à la voix vaguement enjouée de son amie. Pour être honnête, je me doutais qu'elle ne resterait pas longtemps ici, une fois le testament validé.

– Qu'est-ce que tu en penses ? Du fait que Donald a tout légué à Sarah, je veux dire.

– Eh bien, c'était son argent, répond Jennifer avec raideur, légèrement prise au dépourvu par la franchise de son amie.

Elle n'a jamais aimé parler d'argent.

– C'était convenu depuis des années.

Cela résume bien leur degré d'intimité, cette relation

père-fille dont j'étais totalement exclue, pense-t-elle en son for intérieur.

– C'est fantastique, poursuit-elle avec une gaieté feinte. Cet argent va lui permettre de faire des choix ; c'est une femme indépendante, maintenant.

– Tu n'as donc aucune idée de l'endroit où elle se trouve ?

– Pas la moindre, soupire Jennifer. C'est un mystère total.

– Tu crois qu'elle est partie chez des amis ? Des personnes que Donald et toi ne connaissiez pas ?

– Lesquels ? Elle a passé les dix dernières années cloîtrée chez nous. Après qu'elle s'est séparée de Spencer et est revenue vivre ici, nous avons eu beaucoup de mal à la faire sortir de la maison.

Jennifer laisse échapper un petit rire crispé.

– Oui, c'est bien triste à dire, mais elle a laissé tomber le peu d'amis qu'elle avait il y a des années.

– Pourquoi n'essaies-tu pas de la retrouver ? suggère Lynette.

– Par où commencer ?

– Eh bien, tu te souviens d'Audrey – Audrey Reardon ?

– Audrey ?

Jennifer se triture les méninges.

– Oui, tu la connais : les cheveux roux, couverte de bijoux, elle jouait au bridge avec nous.

– Je m'en souviens vaguement, il est possible que je l'aie croisée une fois.

– Oui, eh bien, elle a cessé de venir, n'est-ce pas, quand son mari est parti ? Voilà où je veux en venir. C'était un grand PDG, je ne sais plus très bien de quelle société, mais enfin bref, il s'est enfui avec son assistante de direction. Deux fois plus jeune que lui... Une affaire tout à fait choquante.

Jennifer entend l'autre femme soupirer.

– Le salaud avait tout planifié. Il a disparu du jour au lendemain. Audrey m'a dit qu'un jour, en rentrant du supermarché, elle s'est aperçue que toutes ses affaires s'étaient envolées. Il l'avait plantée là avec toutes les factures à payer, leur prêt immobilier, les frais de scolarité des gamins..., mais ensuite, elle a

engagé ce type, un détective privé. Et je ne sais pas comment, il a retrouvé la trace de son mari. Tu veux que je lui demande son numéro ?

– Oooh ! je ne sais pas trop, répond Jennifer. Cela me semble un peu exagéré ; nous ne sommes pas dans une série télévisée.

– Réfléchis-y tout de même, ça vaut le coup d'essayer.

– Peut-être.

Jennifer n'est toujours pas convaincue.

– Je te tiendrai au courant ; avec un peu de chance, je n'aurai pas besoin d'en arriver là. J'ai pensé à quelqu'un de plus proche de nous. Mieux vaut que je m'adresse à elle en premier.

– Oh ! mais qui donc ? demande Lynette, impatiente.

– Je te le dirai, si cela aboutit à quelque chose. Je me fais sans doute des idées.

– Quel dommage qu'elle ne t'ait pas tenue au courant de ses projets ! Cela t'aurait évité tous ces tracas, roucoule l'amie de Jennifer. Vous m'avez toujours paru si proches, elle et toi.

Vraiment ? s'étonne Jennifer. Sur son café, froid à présent, s'est formée une peau assez semblable à la sienne : ridée, fine, plissée sur les bords, mais elle refuse de se laisser envahir par la peur de sa propre mort, un mot qu'elle a trop entendu ces dernières années. On peut dire que Donald a réussi à faire traîner la sienne. Jennifer est libre maintenant, libre de terminer son parcours de dix-huit trous avec les filles sans se sentir coupable parce qu'elle l'a laissé seul avec Sarah. De toute façon, n'a-t-il pas toujours préféré la compagnie de sa fille ? N'était-ce pas le problème, justement ? Jennifer s'est sentie de trop à la minute où, après son séjour à la maternité, elle a ramené leur enfant tant désiré à la maison. L'enfant adoré de Donald. Sa fille aux beaux cheveux blonds, à la silhouette élancée et aux yeux bleus fascinants. Jennifer l'a souvent regardée en se demandant d'où elle pouvait bien venir. Sarah n'a rien hérité de sa mère – qui doit fournir beaucoup d'efforts pour être aussi jolie. Si elle ne lui avait pas donné naissance trente-six ans plus tôt, Jennifer aurait été convaincue qu'il ne s'agissait pas de sa fille.

Lynette parle toujours au moment où Jennifer reprend le fil de la conversation. Essayant d'oublier ses propres divagations, elle baisse les yeux vers ses mains manucurées.

– Je lui ai donc dit que je m'occuperais des fleurs cette semaine, mais que si elle continuait à nous laisser tomber ainsi...

Quelque chose heurte la baie vitrée qui donne sur le jardin. Jennifer se penche en avant sur son siège, afin de vérifier si ce n'est pas encore ce merle qui s'est cogné contre la vitre. Rien à voir ; il s'agit de M. Antonelli. Il sourit à la silhouette qu'il aperçoit à travers son reflet et forme un « T » avec ses gros doigts couverts de terre.

Quel culot ! pense-t-elle en remerciant Lynette de l'avoir appelée.

– On se voit la semaine prochaine au club, conclut-elle.

– C'est promis ?

Ces deux mots, prononcés avec un lent sourire, semblent ramper à l'intérieur du câble du téléphone et lui sauter à la figure.

– Oui.

– Essaie de ne pas t'inquiéter ; je suis sûre que Sarah te contactera une fois qu'elle sera installée. Dans le cas contraire, appelle-moi, je te trouverai le numéro de ce type.